

Rolande Maury

La Clé sous la porte

Cet e-book a été publié sur www.bookelis.com

© Rolande Maury

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet e-book.

AVANT DE COMMENCER

Il est toujours curieux de constater à quel point les événements et les visages du passé restent ancrés en nous, quels qu'aient pu être nos efforts pour tourner les pages du livre de notre vie. C'est ce que j'ai pu encore une fois constater il y a quelque temps.

J'ai toujours eu l'habitude d'assister aux cérémonies commémoratives et de me rendre aux monuments aux morts afin de rendre un hommage citoyen à nos soldats passés et présents. Cette année, je ne saurais dire pourquoi, j'ai eu envie d'aller assister à la commémoration du 11 novembre dans le village de mon enfance, à Tauriac. Ce village où je n'étais pas retournée depuis tant d'années, ce village que j'avais tant aimé mais où j'avais aussi tellement souffert.

Voir tous ces visages resurgis du passé m'a replongée dans une époque douloureuse de ma vie, une époque que j'aurais voulu ne jamais connaître mais sur laquelle j'ai aujourd'hui envie de me pencher de nouveau. Je voudrais pouvoir à travers ces

mots dire à mes enfants quelles ont été les circonstances qui ont bouleversé tour à tour ma vie mais aussi la leur par voie de conséquence. Je voudrais pouvoir ainsi leur dire combien j'ai souffert et combien je souffrirai sans doute jusqu'à la fin de mes jours pour avoir pris les décisions que parfois j'ai pu regretter.

Je ne désire pas m'apitoyer sur mon sort, ni inspirer la compassion. Je ne cherche pas non plus à blesser qui que ce soit, car je ne crois pas que nourrir la haine puisse aider à mieux vivre. Je veux juste laisser à mes enfants mon témoignage, leur donner ma version de ce qu'ils ont en partie vécu mais dont ils ignorent peut-être certains aspects.

I

Je suis venue au monde par un beau dimanche d'automne, le 6 octobre 1946. Le village de Tauriac était en fête et l'on m'a raconté qu'alors que j'allais pousser mon premier cri la fanfare, qui avait coutume de passer devant toutes les maisons pour les traditionnelles aubades, jouait « *Le petit vin blanc* », une chanson bien gaie pour célébrer un événement très heureux. Et mes parents étaient doublement à la fête car j'arrivais dans leurs vies après des années d'attente et de déceptions. Mes parents étaient mariés depuis déjà quinze ans et ils avaient connu l'immense douleur de perdre un petit garçon trois ans avant ma naissance. Dans le village sans doute tout le monde pensait qu'ils resteraient à jamais sans enfants et que leur propriété reviendrait aux proches du village. Hélas pour eux, ils ignoraient que mes parents avaient rédigé un testament mentionnant que tous leurs biens reviendraient à l'État au cas où ils disparaîtraient sans laisser d'enfants. Ce

testament était devenu caduc avec mon arrivée, et moi-même par ma simple existence j'étais devenue un obstacle pour bien des gens avides et intéressés par leur propriété, notamment, je l'appris bien plus tard, par certaines personnes de la propre famille de mon père. Ma naissance pourtant tellement désirée allait être le début de bien des soucis et à peine étais-je née que les oiseaux de mauvaises augures et les rapaces se mirent à tourner au-dessus de mon innocente tête.

À l'âge de six mois j'ai bien failli succomber à une vilaine coqueluche, et lorsque bien plus tard je me suis mise à faire le bilan de ma vie, je me suis dit que c'était peut-être un avertissement car à partir de ce moment-là les difficultés ne firent que s'amonceler autour de moi. À la même époque je fis mon entrée à l'école, mais mes parents choisirent de me mettre à l'école privée de Puybrun non pas par conviction religieuse mais par simple souci de simplicité : il n'y avait pas de cantine à l'école de Tauriac où j'aurais dû normalement être scolarisée, si bien que ma

mère aurait été obligée de rentrer pour midi alors qu'elle préférerait rester aider mon père dans les champs. Je ne souffrais pas du tout de ce choix, cependant mon parrain André, qui était aussi adjoint à la mairie du village, le prit assez mal et beaucoup considérèrent cela comme un affront de la part de mes parents qui de leur côté ne cherchaient qu'à se faciliter la vie tout simplement. C'était hélas la première d'une longue série de décisions mal interprétées et de malentendus fâcheux.

J'avais huit ans lorsque je fus victime d'une appendicite-péritonite très violente qui faillit m'emporter. Et je ne serais plus là aujourd'hui sans le médecin de famille de l'époque. M'ayant transportée à l'hôpital de Saint-Céré il se serait entendu répondre par le chirurgien des urgences « *Je n'opère pas les mourants* », à quoi ce brave docteur a répondu que tant qu'il y avait de la vie il y avait de l'espoir. Une infirmière l'a assisté et c'est lui-même qui m'a opérée, au risque de briser sa carrière ainsi qu'il l'avouera avec une grande émotion quelques jours plus tard à mes parents.

Le bon docteur avait sauvé ma vie mais maintenant que j'étais rétablie et suffisamment grande je commençais à ressentir toutes les jalousies dont ma famille et moi-même étions victimes. Lucienne, la femme de mon cousin et parrain André, ne m'aimait pas du tout, sans que je sache pourquoi. J'étais il est vrai une très mignonne petite fille avec mes beaux yeux bleus, toujours bien habillée bien que modestement et avec simplicité. Ils avaient quant à eux trois enfants qui leur donnaient toute satisfaction, aussi je n'ai jamais compris qu'elle puisse me tenir rigueur de quoi que ce soit. Lucienne fit tout son possible pour éloigner de moi sa fille Bernadette avec qui j'étais très complice, heureusement à l'adolescence nous devons retrouver avec bonheur cette complicité de l'enfance. D'ailleurs nous nous entendions très bien entre cousins, comme avec les enfants d'un cousin de mon père qui hélas habitaient à Marseille, nous ne nous voyions donc qu'aux vacances mais c'était alors de vrais moments de bonheur, de ceux qui donnent toute leur saveur à l'enfance et nous rendent nostalgiques.

Mais l'enfance n'a malheureusement qu'un temps et la vie n'est pas faite que de ces moments heureux et je connus un événement qui devait me faire grandir prématurément. En janvier 1956 mon père fit un malaise alors qu'il était en train de cultiver son champ de tabac. Sérieusement intoxiqué il se retrouva dans un état grave qui aurait pu lui être fatal. Je n'avais pas dix ans mais je sentis bien toute la gravité de l'événement et je vis souvent ma mère en pleurs. Mais nos prières furent exaucées et mon père s'en sortit. Cependant la mort n'était pas passée loin de nous, la peur de perdre mon père me fit sans doute abandonner mon insouciance et me fit basculer brutalement dans un univers plus adulte fait de soucis, de préoccupations et de gravité.

II

Malgré tout la vie reprit son cours naturel. À l'école j'étais assez bonne élève et j'envisageais de devenir infirmière, hélas mon père s'y opposa catégoriquement, prétendant que j'étais bien trop jeune pour travailler dans un hôpital et fréquenter de si près la maladie et la mort. Sans doute voulait-il me protéger et rêvait d'autre chose pour moi, peut-être même espérait-il qu'un jour je reprendrais la ferme. De cela je n'en avais aucune envie, cependant obligée de suivre les décisions de mes parents j'entrais à l'école ménagère de Gramat. Je m'y plaisais bien mais il faut bien avouer que ce qu'on y enseignait ne m'intéressait pas le moins du monde, aussi deux mois avant la fin de l'année je suggérai à mes parents de me retirer de l'école : inutile de continuer à dépenser de l'argent inutilement, ma décision était prise. D'autant plus qu'il y avait un jeune garçon du village qui semblait avoir jeté son dévolu sur moi. Il était très gentil, je n'avais vraiment rien contre lui mais enfin je n'avais aucune espèce d'attirance non plus envers lui, voilà tout. Cette union devait sans

doute convenir à nos familles bien plus qu'à nous-mêmes comme c'était souvent le cas dans les campagnes à cette époque-là. Je décidai donc de patienter et d'attendre sinon le prince charmant du moins le garçon que j'aurai choisi ; après quoi je partirai et j'irai vivre ma vie. Je savais bien que mes parents redoutaient ce jour mais c'était ma décision, c'était ainsi.

À l'âge de seize ans je fis la rencontre d'un jeune homme en vacances chez son grand-père à Chapou. Il avait vingt ans, il était grand, blond aux yeux bleus et il était écossais. Il venait d'un monde complètement différent puisqu'il faisait partie de la famille royale d'Angleterre et suivait des études dans la finance. Il avait une jeune sœur de mon âge avec qui je passais beaucoup de temps pendant les vacances d'été. Un beau dimanche d'octobre, alors qu'ils étaient retournés chez eux, leur grand-père vint à la maison vêtu de ses habits traditionnels écossais, et très solennellement il vint demander ma main au nom de son petit-fils. Mon père fut on ne peut plus surpris de cette demande mais il en fut également très fier. Pensez donc : sa fille unique, modeste enfant

de petits paysans français, demandée en mariage par une sorte de prince écossais ! Mais tout en remerciant le grand-père il lui expliqua que d'une part j'étais bien trop jeune et que d'autre part il désirait ne pas prendre de décision à ma place, que c'était à moi de décider de ma vie. Je dois dire que je fus extrêmement surprise de tout ceci, je répondis qu'en effet tout nous séparait et que je ne me voyais pas partir si loin de mon pays. Après cela je ne revis plus jamais ce jeune Écossais. Je n'ai aucun regret mais parfois je me demande ce qu'il est devenu.

Un peu plus tard je rencontrai un jeune homme de Bretenoux. Il était gentil mais là encore je ne ressentais rien d'autre que de la sympathie pour lui. Par contre au village tout le monde me voyait déjà mariée. D'ailleurs la famille et les voisins s'occupaient un peu trop à mon goût de nos affaires (et de celles des autres en général) et semblaient bien impatientes de me voir casée, cela aurait dû me mettre la puce à l'oreille et m'inciter à être plus méfiante.

À cette même époque je m'aperçus que l'on commençait à laisser mes parents un peu de côté, y compris notre propre famille.